

## Saint Jérôme chez Marcella

**G**RANDE fut la joie de Marcella et de ses compagnes, lorsque Jérôme, cédant enfin à leurs instances appuyées par celles du vénérable Damase, qui occupait alors la chaire de Pierre, consentit à faire, dans la demeure de la première, quelques lectures de ses travaux sur les Écritures.

C'était sur l'Aventin, aujourd'hui presque solitaire, mais alors couvert des habitations de riches Romains, que Marcella avait son palais.

On sait le luxe de ces maisons patriciennes : la cour intérieure embellie de fontaines, les portiques décorés de statues, les pavés de mosaïque, le triclinium, vaste comme un temple, meublé de lits moelleux sur lesquels les convives se couchaient autour des maîtres. Celle de Marcella était aussi magnifique qu'aucune autre, mais, au lieu de servir aux fêtes d'un épicurisme subtil ou grossier, elle abritait de pieuses veuves, des femmes ferventes, des jeunes filles portant le *flammeum* des vierges chrétiennes, qui pour marcher plus sûrement dans les voies évangéliques et préserver leur foi des tentations du monde, étaient venues se grouper autour de Marcella et de sa vénérable mère Albina, sœur du pontife païen Albinus. C'était comme le premier couvent de femmes en Occident.

L'époque était malheureuse.

Sans doute, l'heure des persécutions était close. Les basiliques s'ouvraient au grand soleil, et les catacombes ne voyaient plus que les pieux fidèles qui venaient y vénérer les traces des martyrs ! Mais le triomphe, la sécurité sont plus nuisibles à la vertu que la persécution, qui raidit et virilise. Insidieuses, les hérésies naissaient, se diversifiaient en nuances infinies. D'autre part, le paganisme officiellement vaincu régnait encore dans les lois, les mœurs, les fêtes, et sa volupté latente s'insinuait jusque dans la vie chrétienne qu'elle ne laissait pas d'énervier et de corrompre. Les pires désastres menaçaient l'empire, et ce même IV<sup>e</sup> siècle sera à peine révolu que Rome tombera sous les coups des Goths d'Alaric. Ceux qui avaient quelque prévision du sombre avenir semblaient chercher dans le plaisir l'oubli de leur angoisse patriotique. Les autres, la bête vulgaire, n'avaient qu'à suivre l'impulsion du paganisme excitateur pour s'y livrer jusqu'à l'orgie.

On comprend que des âmes d'élite se soient passionnément attachées aux vérités chrétiennes dans lesquelles étaient, non seulement le germe de résurrection, mais toute noblesse et toute pureté. Des hommes, des femmes, aussi, étaient allés se cacher au désert de Chalcis, aux bords

du Nil, dans la Thébaidé. Le palais de Marcella était une manière de Thébaidé à Rome.

Nous connaissons quelques-unes des femmes qui vivaient avec Marcella et la vénérable Albina. C'était Marcellina, fille d'un gouverneur des Gaules et sœur de celui qui devait être l'illustre évêque de Milan, saint Ambroise ; Léa, d'une grande famille patricienne, et que ses vertus ont fait placer sur les autels ; Azella, douce et si pieuse, "l'âme joyeuse, enjouée avec gravité, grave avec enjouement, austère et aimable, charmante simplicité, un silence qui parlait, une parole qui était un silence... vraie perle dont à Rome chacun savait le prix, car vierges, veuves, femmes du monde, plébéiens et patriciens la vénéraient". (Ce portrait est de la plume même de saint Jérôme.)

Avec Fabiola, l'altière descendante des Fabius, c'était la pénitence dans ce qu'elle a de plus rigoureux qui édifiait le monde pieux de l'Aventin. Fabiola avait mené la vie d'une patricienne dissipée et avide de plaisirs, et son divorce suivi d'un second mariage l'avait fait retrancher de la communion de l'Église.

On voyait aussi, au palais de l'Aventin, Paula, qui descendait, elle, de Paul-Émile que notre *De Viris* nous montra si magnanime envers Persée, et qui jouit à Rome d'un si beau triomphe divisé en trois journées. Depuis la mort de son époux bien-aimé Toxotius — de la famille des Julis, — elle était devenue un exemple de ferveur et de charité. Une de ses filles l'accompagnait toujours, cette délicieuse Eustochium, qui devait aller si loin dans la voie de la perfection et que Jérôme nous a montrée si douce, d'une pureté angélique et d'une intelligence vive et profonde qui ne se faisait qu'un jeu de tout ce qu'on voulait lui apprendre, jusques et y compris la langue de David et des prophètes.

D'autres encore vivaient sous la direction de Marcella ; quelques-unes dont le nom du moins est parvenu jusqu'à nous, Sophronie, Principia, Félicité, et cette jeune Furia qui descendait de Camille.

Ces femmes, qui représentaient ce que le patriciat romain avait de plus illustre, avaient rompu avec le monde, son luxe, ses raffinements dans la nourriture, ses plaisirs. Vêtues de robes sombres, elles chantaient les psaumes plusieurs fois le jour, étudiaient et méditaient les Écritures, s'entraînaient aux vertus les plus opposées à leur ancien genre de vie comme aussi au vieil orgueil romain, et on les vit glisser dans ces quartiers misérables de Suburre et des Esquilies, où certainement jamais les Fabii et les Marcelli n'eussent voulu mettre le pied, de peur de souiller leurs chaussures.

Cette charité, à laquelle dix-neuf siècles de christianisme nous ont habitués, était alors une chose extraordinaire. Pline le Jeune, le meilleur des Romains pourtant, eût été bien surpris